

Nessva Films
présente



13m²

LUCIEN
JEAN-BAPTISTE

YOUSSEF
HAJDI

BARTHÉLEMY
GROSSMANN

un film de Barthélemy GROSSMANN

Avec la participation de THIERRY LHERMITTE & BÉRÉNICE BEJO



NESSVA FILMS
présente

13m²

Un film de Barthélemy GROSSMANN

Avec

Barthélemy GROSSMANN

Lucien JEAN-BAPTISTE

Youssef HAJDI

avec la participation de Thierry LHERMITTE et de Bérénice BEJO

SORTIE NATIONALE : 20 JUIN 2007

France - 2006 - Durée : 84' - Visa : 114.262 - Scope - Dolby SRD

Le dossier de presse et les images du film sont téléchargeables sur

www.13m2-lefilm.com

www.myspace.com/13m2

DISTRIBUTION

REZO FILMS

29, rue du fbg Poissonnière - 75009 PARIS
Tél : 01 42 46 96 10 - Fax : 01 42 46 96 11
www.rezofilms.com

RELATIONS PRESSE

François Hassan GUERRAR - Julie TARDIT
10, rue du colisée - 75008 PARIS
Tél : 01 43 59 48 02 / 03 - Fax : 01 43 59 48 05
Email : guerrar@club-internet.fr



SYNOPSIS

Après le braquage d'un fourgon blindé, José, Farouk et Reza se réfugient dans une planque de 13m². Enfermés avec l'argent, la conscience salie, les liens et les caractères des trois amis se révèlent au fil des mensonges et conflits qu'engendre cette situation oppressante.

Chaque sortie dans le monde réel se présente désormais comme une menace. Arriveront-ils à déjouer leur destin et à prendre un nouveau départ ?





ENTRETIEN AVEC BARTHELEMY GROSSMANN

(scénariste, producteur, réalisateur, acteur)

Vous êtes un tout jeune cinéaste. Quel a été votre parcours jusque-là ?

Il est atypique même si à mes yeux il m'apparaît comme normal. Je suis suisse et j'ai débarqué en France à l'âge de 15 ans après avoir arrêté mes études car je voulais devenir comédien. Et je n'avais pas du tout envie de passer mon bac comme me le conseillaient mes proches car je ne voyais pas bien à quoi cela me servirait pour être acteur. Je crois que lorsqu'on veut faire quelque chose, il faut tout faire pour cela. Je suis monté sur Paris, j'ai suivi le cours Florent durant trois années, puis j'ai commencé à jouer dans des courts-métrages et à tenir des petits rôles à la télévision... Mais à un moment donné, je me suis dit que cela n'allait me mener nulle part. Qu'il s'agissait encore d'un gouffre, que nous étions plein de comédiens à galérer et, qu'à l'évidence, il n'y avait pas de place pour tout le monde... Et je me suis dit qu'il fallait me différencier, faire les choses par moi-même. J'ai donc commencé par écrire une pièce de théâtre puis des courts-métrages pour lesquels j'ai ensuite cherché un réalisateur. Je me suis aperçu que la réalisation était un point de vue, des idées, une manière de raconter les choses. J'avais mes idées, mes désirs de récit... Alors pourquoi ne le faisais-je pas moi-même ? C'est ainsi que j'ai tourné mon premier court-métrage **Tôt ou Tard**. Et déjà à cette époque, la production s'est imposée à moi parce que je suis naturellement dans une énergie où je n'aime pas quémander, dépendre des gens. Et en plus je savais pertinemment que personne ne mettrait de l'argent sur moi. J'ai donc monté mes courts en faisant investir le boulanger du coin, des gens proches qui me soutiennent depuis mes débuts. Je trouvais 1000 euros à droite, je m'endettais à gauche et c'est ainsi que j'ai pu commencer à faire mes films.

Votre film se place d'emblée sous le signe de la cinéphilie.

Quels sont les cinéastes qui vous inspirent ?

Je pourrais citer des cinéastes comme Welles, Cassavetes, Chaplin, Scorsese, de Palma... Mais ce qui me fascine vraiment chez eux ce n'est pas seulement le metteur en scène, c'est avant tout leur côté « on fait tout ». Et c'est quelque chose qui ne s'explique pas ! On ne choisit pas de tout faire. Cela s'impose à toi. Et de la même manière, j'aimerais être un artiste complet. Tout en restant à ma place. Je connais mes lacunes. Juste faire ce que l'on sait faire.

13m2 est-il juste un film de plus sur le malaise de la banlieue et de la jeunesse ?

Pas du tout. **13m2** est un film sur trois individus perdus dans la société dans laquelle ils vivent et par l'acte qu'ils vont commettre. Nous vivons aujourd'hui dans une société de consommation où il est impossible de faire un pas sans que l'on vous propose quelque chose à acheter. Autrement dit, si tu n'as aucun moyen financier, tu n'es rien. On te juge par tes habits, par ce que tu représentes mais jamais pour ce que tu es. De plus c'est une société où personne ne prend le temps de juger quelqu'un pour sa beauté intérieure, où tout va vite, où le mot d'ordre est 'tout de suite'. Rares sont les amitiés où les gens se rencontrent vraiment. Et paradoxalement, cela se passe souvent dans les halls d'immeuble où les mecs galèrent pendant des heures et où il est possible de se connaître pour ce que l'on est véritablement et pas pour les apparences.





Comment est né le scénario ?

J'étais sur un autre projet et un jour, je me promenais avec Franck, un pote, à Montreuil. Et je me suis dit que c'était incroyable comme il devait être possible de se cacher dans cette ville. C'est ainsi que l'histoire a commencé. J'ai eu envie de faire un film depuis un point de départ très simple : trois potes après un braquage, ils ont deux millions d'euros, ils se planquent à Montreuil, ils s'enferment pendant trois semaines et à partir de là, qu'est-ce qu'il se passe ? Et je voulais que l'on s'enferme pour de vrai, que l'on vive cette expérience comme une sorte d'atelier, un travail d'acteur... un projet expérimental, un ovni... Ensuite j'ai commencé à écrire le scénario.

Dans la première version, les types se tiraient à la fin du film en jet privé vers la Suisse pour planquer et blanchir l'argent... Bref ça partait un peu n'importe où. (rires) Puis à Cannes, je rencontre Murielle qui s'étonne de me voir prêt à tourner sans même avoir fini d'écrire le script. Nous nous revoyons à Paris, elle lit le scénario et pour tout dire, elle le trouve bancal. Mais dans le fond cela m'importait peu puisque pour moi ce film était un simple atelier et que, d'autre part, j'avais monté ma boîte de production dans le but de faire un tout autre film pour lequel je recherchais en vain un financement. Et c'est là que Murielle m'a proposé de faire un long-métrage à partir de cette idée d'atelier. Mais à l'époque, je ne m'en suis pas senti capable. En revanche, je lui ai proposé de travailler dessus. Et nous nous sommes découvert beaucoup de points communs et une véritable complicité dans le travail. Nous nous sommes motivés mutuellement et, ensemble nous avons écrit plus de huit versions différentes. Avec pour objectif de préserver l'énergie de départ. Je savais exactement ce que je voulais et Murielle m'a aidé à le mettre sur le papier - elle a bien fait - afin de pouvoir le concrétiser et le faire comprendre aux autres.



Peut-on faire aujourd'hui un film comme **13m2** en faisant l'économie de la dimension politique du thème ?

Non, sûrement pas, la politique nous la subissons au quotidien donc forcément ça nous influence, et en tant qu'artiste il est important d'avoir un regard sur notre temps, mais j'estime qu'un film c'est avant tout une histoire que l'on raconte. Après on raconte celle-ci dans un contexte qui est 2006, 2007 ou 2020 car il est évident que filmé dans treize ans, **13m2** serait totalement différent. Et tout ce qui est d'ordre politique - c'est-à-dire l'expression d'idées par rapport à la vie - est la patte du metteur en scène. C'est la façon dont je vois notre société, notre monde. Par exemple, pour dénoncer la société de consommation, je n'ai pas envie de faire dire à mes personnages « Putain, on n'a pas de tunes, c'est galère alors on va aller braquer... ». Cela ne m'intéresse pas. Je préfère montrer un immense panneau d'affichage avec une superbe mannequin dessus ou une vitrine avec une voiture de luxe dedans... Après, c'est un enchaînement. Le héros au début du film deale un peu, doit de l'argent à un mec, se fait casser la gueule, il a peur et se dit qu'il doit passer à l'étape supérieure. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il braque avec ses potes un fourgon, tue le frère de sa fiancée et se retrouve dans une situation qu'il n'a pas voulu, dans un engrenage où il se rend compte que l'argent ne vaut plus rien. Il a deux millions d'euros, mais ne sait pas quoi en faire car il a perdu l'objectif initial. Il voulait l'argent tout en conservant ce qu'il avait auparavant. Et il s'aperçoit qu'il n'est pas possible d'avoir les deux.





Il existe entre les trois protagonistes des rapports de force très marqués...

Chacun n'est pas lui-même. Farouk se prend pour un voyou et essaie de faire croire qu'il maîtrise la situation. Ce qui est faux car s'il la maîtrisait, il aurait pris le fric et se serait barré. Tout ce qu'il est capable de faire c'est de menacer à tout bout de champ de se casser. Mais il ne le fait jamais et c'est cela qui va le perdre. José de son côté essaie aussi de s'imposer, de jouer les caïds tandis que Reza est le soumis. José pourrait être quelque part la tête du trio. C'est lui qui a monté le projet, qui a motivé ses potes. Ils réagissent tous en se la jouant. Mais leurs disputes ne sont pas seulement l'expression d'un reproche, c'est aussi une forme d'amour. Chez ces gamins - et c'est quelque chose que j'ai souvent observé - les mots ne sont pas pesés. De même que les actes. Ils ont adopté un mode de vie rebelle.

Un côté « On fait rien comme les autres parce qu'on n'est pas né comme les autres... on s'en fout de la loi... ». Ils ne font pas tout comme tout le monde. Donc ils ne sont pas non plus capables de se dire qu'ils s'aiment, qu'ils se kiffent...

Ils s'engueulent tout le temps alors qu'ils n'ont qu'une crainte : que l'autre se barre. Mais ils refusent de perdre la face. Et ça, selon moi, ça fait partie de la société de consommation où il faut toujours montrer que l'on est fort, jamais faible, car montrer que l'on est faible c'est prendre le risque d'être écrasé. Chacun ici se la joue, prétend gérer, alors qu'au fond de lui, il sait très bien qu'il ne gère rien. Chacun donne une image de soi qui est biaisée.

Et en même temps, il y a chez eux une part d'enfance qui se révèle lorsqu'ils jouent à la bataille ou qu'ils s'engueulent parce que l'un ne s'est pas lavé les mains après avoir pissé...

Ces trois types dès l'enfance, on leur a expliqué que ce n'était pas possible pour eux. Qu'en gros, ils auraient droit juste à cela et que d'autres en revanche auraient droit au reste. Et la part de naïveté chez ces personnages s'explique parce que, tout à coup, ils ont accès à ce qu'ils croyaient être interdit. Il y a un côté « exploite », une sorte de fierté. Ils ont la sensation que les choses vont enfin changer. Lorsque l'un d'eux parle d'acheter une maison tellement grande que les gens mettent trois semaines pour venir, c'est bien pour lui l'expression d'une montée dans la hiérarchie sociale. Et leur côté enfant, c'est aussi le moyen de montrer qu'ils n'ont rien à perdre. Je ne voulais pas que ces types soient des pros du braquage.

Même Farouk qui se la joue gros voyou, s'il l'était vraiment, il ne ferait pas à 40 ans un casse avec des jeunes qui ont la moitié de son âge. Quelque part - et c'est un trait commun à ces trois types - il lui manque la sixième vitesse pour passer à l'étape supérieure. Je voulais aussi que l'on puisse s'identifier à eux. Autrement dit, si demain je fais un braquage, je ressemble à ces mecs-là. Y compris dans leur conscience salie, car ils savent qu'ils ont un meurtre sur le dos et risquent vingt ans de prison. Et si on leur proposait d'appuyer sur un bouton et de faire marche arrière, ils accepteraient immédiatement. Parce qu'ils ne sont pas à la hauteur. Et je crois que la plupart des jeunes d'aujourd'hui seraient dans le même cas. Ils ne peuvent rien en faire de ce fric. Ils ne peuvent pas le dépenser, ne peuvent pas ouvrir de compte en banque... Ils vont se faire choper quoiqu'il arrive. C'est mort d'avance. Et ils n'auront pas accès à cette belle vie dont ils rêvaient. Ils sont condamnés d'avance.





Scope, 35 mm... la mise en scène se veut ambitieuse...

En réalité, je me fous un peu de tourner en vidéo ou en 35. L'important est de pouvoir travailler mon cadre, mes profondeurs de champ... Je ne saurais pas vraiment expliquer ma manière de travailler car c'est quelque chose que je n'ai pas appris au sens classique du terme puisque je n'ai pas fait d'école. Je fonctionne à l'instinct. C'est lorsque je comprends une scène que je sais la filmer. Je sais où va la caméra, c'est automatique. Je ne storyboarde pas. Je fais des dessins au crayon avec du rouge et du bleu mais c'est plus une source d'inspiration que quelque chose de défini. Mais en revanche, au moment de tourner, mon découpage est prêt au millimètre près. Parce que je ne peux pas endosser toutes les casquettes qui sont les miennes sur un plateau sans savoir où je vais. C'est seulement ainsi que je peux être tranquille au moment du tournage. Ce qui n'empêche pas l'improvisation car je crois que l'on n'improvise pas à partir de rien. Il faut une base solide et alors là improviser devient un plaisir. J'ai également besoin - et envie - de techniciens qui vont me suggérer une idée. J'ai bien conscience de ne pas toujours avoir la meilleure en tête. Le cinéma est un travail d'équipe. Et dans ce cas, je suis capable de modifier entièrement le plan de travail. Et je crois même que je serais capable d'engueuler l'équipe si elle ne me suggérait rien (rires).

La musique est une écriture supplémentaire...

La musique représente une écriture supplémentaire... J'ai commencé à travailler avec Sébastien Galiana, le compositeur, bien avant le tournage, ça n'a pas toujours été facile, j'ai beaucoup appris durant ce tournage, et notamment en musique. J'ai commencé à m'intéresser au jazz, au blues, et à me faire une culture musicale. Mon chef monteur image qui possède une grande connaissance musicale m'a beaucoup aidé dans cette démarche.

De la production à l'acteur, vous avez endossé sur ce film de nombreuses casquettes...

Jouer, mettre en scène, produire et écrire c'est un tout pour moi. Il faut créer son propre univers, amener sa propre énergie. Je n'ai pas envie, comme Woody Allen, de jouer à chaque fois dans mes films. J'ai d'ailleurs d'autres projets où je n'ai qu'un tout petit rôle. En revanche, c'est important d'y apparaître car cela me permet d'être de l'autre côté, d'avoir une sorte de maîtrise dans l'image. Prendre les choses sur soi c'est pour moi une manière de progresser. Je suis au courant de tout et je suis du coup responsable de tout. Dire que c'est la faute d'un tel ou d'un autre, c'est la facilité.

Interpréter le rôle principal répondait-il juste à une nécessité économique ?

Au contraire, car s'il y a bien une chose qui ne manque pas en France, ce sont les acteurs. Et nombreux sont ceux prêts à jouer pour pas grand chose dans un premier long. Non, jouer c'est mon premier métier, c'est ce que j'ai toujours voulu faire, c'est quelque chose que j'aime faire et qui m'aide dans la vie.

Mais au final, n'était-ce pas trop lourd ?

Vous n'avez jamais eu l'envie de confier le rôle à un autre ?

Non, je ne me suis jamais dit ça. Mais à un moment donné, c'était tellement dur, j'étais tellement fatigué et j'avais tant de soucis à gérer que je me suis retrouvé incapable de jouer certaines scènes. Je finissais par accepter l'idée que quelque part j'étais peut-être mauvais. Du coup, je jouais en ayant rien à faire, avec pour seule ambition de faire du mieux que je pouvais. Et là, ça arrivait direct. J'ai compris sur ce tournage que l'épuisement, rien ne sert de jouer contre, il faut jouer avec.



Parlez-nous des deux acteurs qui vous ont accompagné dans cette aventure...

J'ai rencontré Youssef Hajdi, qui interprète Reza, en stage. C'est un comédien formidable, bourré de talent qui fait entre autres des one man show comiques.

C'est de la pâte à modeler, un type d'une générosité rare. Et Lucien Jean-Baptiste - qui a repris le rôle de Farouk à peine une semaine avant le tournage - est un acteur confirmé avec lequel jouer a été un vrai plaisir. Lorsque j'étais en galère sur une scène, il venait me voir pour me rassurer, me pousser à me relaxer. Chacun voulait que les autres soient au meilleur d'eux-mêmes. Il n'y avait aucune jalousie.

Comment s'est déroulé le travail avec les comédiens...

J'estime qu'un bon metteur en scène doit prendre des cours d'art dramatique. Ne serait-ce que pour diriger les comédiens. Je ne parle pas aux acteurs en leur disant crie plus ou moins fort, soit un peu ça, un peu moins cela... Non. Je leur parle comme j'aimerais que l'on me parle. Le travail en amont s'est fait autour de quelques lectures, mais l'important était de se voir tous les jours pendant deux heures et de discuter le plus possible des personnages de chacun. Parler de tout et de rien, d'une démarche, des chaussures qu'il porterait... Je vais évoquer aussi bien des gestes que des couleurs ou une façon de se déplacer. C'est 'animal'. J'ai le désir d'une authenticité, d'une justesse. Et là-dessus, sur un plateau, je suis un véritable dictateur. Je suis ouvert à tout et je prends ce qu'il y a de mieux. Mais si j'estime que mon idée est la meilleure, alors c'est celle-ci qui prime. Mais c'est important que les comédiens fassent des suggestions et ce fut souvent le cas sur le plateau. Et le plus important c'est que l'on me fasse confiance, car j'en ai vraiment besoin.

Vous avez bénéficié de la participation de deux acteurs connus.

Tout d'abord Thierry Lhermitte...

Je l'ai rencontré avec Murielle qui avait déjà travaillé avec lui, pour lui raconter l'histoire, puis il m'a demandé quand nous tournions et lorsque nous lui avons répondu « dans dix jours », il a éclaté de rire. Et il a accepté l'aventure. L'idée n'était pas d'avoir absolument une tête d'affiche, mais il correspondait pile poil au personnage. Il est arrivé, a lu le scénario, est venu me voir en me disant qu'il ne pouvait pas dire les répliques telles qu'elles étaient écrites. Et c'est vrai qu'à l'époque, c'était le seul personnage sur lequel on galérait. Je ne lui avais prêté que des intentions et nous n'avions pas eu le temps de soigner son dialogue.

Et au moment du tournage, il n'avait toujours pas de texte. Alors il a préparé quelque chose en fonction de ce que je lui avais dit de son personnage qui, pour moi, était une sorte de José trente ans plus tard. Comme si dans l'avenir, José se prenait lui-même en stop. Et il est revenu avec son texte, inspiré d'une histoire vraie que lui avait racontée un chauffeur de taxi. Et il a suffi d'une seule prise.

... et de Bérénice Béjo.

C'est une grande professionnelle. Extrêmement généreuse, simple, humble, capable de refaire vingt fois une scène sur laquelle je galérais tout en restant dedans à chaque prise. J'ai vraiment beaucoup appris avec elle, j'ai pu m'appuyer sur elle en tant que comédien et en tant que réalisateur, c'est une comédienne toujours disponible et très réceptive. C'est un plaisir de travailler avec elle.

Quels sont vos projets ?

Je suis actuellement en développement de deux projets de long-métrage. Un qui va se tourner aux États-Unis, et un autre en France.





ENTRETIEN

AVEC BARTHELEMY GROSSMANN

ET MURIELLE THIERRIN (Producteurs)

C'est un projet qui s'est monté de manière atypique...

Murielle : Vu notre jeune expérience dans le métier, nous savions que nous ne pourrions pas mener ce projet à bien de façon classique. Mais Barthélemy était très déterminé à faire ce film car c'était vital pour lui. Il fallait donc, quoiqu'il arrive, que le film se fasse mais sans doute avec des moyens différents, de nouvelles idées.

Barthélemy : C'est le genre de film qui doit se faire maintenant ou jamais, dans une urgence qui est aussi celle de l'histoire qu'il raconte.

Murielle, comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Murielle : J'ai lu la première version du script. L'idée était excellente, mais il n'y avait pas vraiment de scénario der-rière. La structure était bancale. J'ai donc essayé de convaincre Barthélemy qu'il était capital que tous les gens qui allaient s'investir dans le projet aient le même scénario et la même trame. Ensuite son idée initiale d'un atelier était très bonne, mais quitte à mobiliser des gens, autant faire quelque chose de qualité qui au final pourrait se vendre et être vu. Le problème est que Barthélemy avait peur de ne pas pouvoir tout maîtriser. Il a donc fallu s'organiser. J'avais un peu d'expérience dans le domaine et tous les deux, nous avons pas mal de contacts auprès des professionnels et des fournisseurs de matériel. Nous avons commencé à les rencontrer. Les gens trouvaient que l'idée de partir sur un long-métrage de cette manière était assez folle mais à force de persuasion nous sommes peu à peu arrivés à nos fins.

Barthélemy : C'est justement cette folie qui nous a distingué. Cette marginalité nous a sorti du lot et a séduit nos interlocuteurs.

Murielle : C'est vrai que la phrase « vous êtes complètement tarés » ou « ça ne te ressemble pas » je l'ai entendue je ne sais combien de fois. (rires)

Vous avez retravaillé ensemble le scénario...

Murielle : Au début c'était très dur. La première chose à laquelle je me suis heurtée c'était qu'à chaque fois que je faisais une remarque, Bart me répondait « non mais c'est bon, je l'ai dans ma tête ». Et il a fallu lui expliquer que le jour du tournage, la scripte, le cadreur, le chef opérateur ou le chef machiniste allaient tous lui poser des questions et qu'il ne pourrait pas décemment dans un temps limité répondre à tous ces gens-là. Il était donc primordial que ces idées existent sur le papier, soient exprimées et compréhensibles avant de commencer le tournage. Mais Bart a une particularité très appréciable : c'est de partir du principe que si l'on peut faire mieux, il prendra la meilleure idée. Et d'accepter que son idée soit moins bonne, je peux vous assurer que c'est d'une humilité rare.

Barthélemy : Bien sûr qu'il faut prendre. Etre le plus ouvert possible. En revanche, si j'ai l'impression que cela ne va pas dans la bonne direction ou dans celle qui me semble juste, en un mot que cela ne me correspond pas, je mets très vite un frein.





Quel a été l'apport de Murielle au projet ?

Barthélemy : Une très grande maturité...

Murielle : ...et un zeste du rôle féminin (rires).

Barthélemy : Oui mais ce n'est pas ce qui ressort le plus. Elle a surtout apporté une réflexion.

Murielle : La première version était surtout axée sur le braquage. Et nous avons approfondi la dimension psychologique des personnages, leur souffrance et cette idée - à laquelle Bart tenait particulièrement - de ce mauvais choix qui peut, d'un rien, vous fait basculer de l'autre côté et vous interdire tout espoir de retour. Et surtout le fait que l'on subisse ça simplement parce que l'on naît du mauvais côté.

Barthélemy : Son regard extérieur, son recul m'ont beaucoup aidé...

Murielle : Au début l'univers du film était très masculin. Un monde où l'on ne montre aucune émotion. Mais on faisait du cinéma et il fallait donc éviter que le spectateur qui n'appartient pas à cet univers reste en dehors...

On imagine qu'il a fallu canaliser Barthélemy durant le tournage...

Murielle : J'avais un peu peur avant le tournage car lorsque Bart est incompris, il peut vite paniquer. Mais c'est quelqu'un de très respectueux des gens avec lesquels il travaille et il est parvenu à leur communiquer ce côté obsessionnel et vital que ce film représentait pour lui. Et pourtant si un texte ne collait pas et que le comédien le modifiait, il l'acceptait. Si un décor nous faisait défaut pour une raison quelconque et que je lui en proposais un autre en remplacement, cela lui convenait...

Vous êtes parvenu à faire exister ce film avec très peu de moyens...

Murielle : Comme vous pouvez l'imaginer, le budget était extrêmement serré. Mais malgré notre côté 'fou' la première chose que nous ayons faite a été de prendre une assurance sur ce film. Puis nous avons structuré le plus et le mieux possible notre plan de travail...

Barthélemy : Je crois que c'est paradoxalement le fait d'endosser toutes ces responsabilités qui fait que le film est comme il est. Si je n'avais été que réalisateur, je n'aurais pas géré les problèmes de la même manière. J'aurais facilement pu être plus exigeant. Là, je ne pouvais que me plaindre à moi-même.





Quelle a été votre répartition des tâches durant le tournage ?

Murielle : Je m'occupais essentiellement de tout ce qui était logistique et administratif. Et Bart de tout ce qui était artistique. Et tout en haut (rires), c'est-à-dire le poste de producteur, nous l'occupions tous les deux. Sur le tournage j'occupais celui de producteur exécutif... et de régisseur général car il fallait bien que quelqu'un s'en charge. La journée type se découpait traditionnellement de la même façon : un briefing le matin avant l'arrivée de l'équipe, et de nouveau à la coupure déjeuner pour analyser la façon dont les choses se déroulaient et prévoir éventuellement les difficultés de l'après-midi, et en fin de journée, on savourait le fait qu'une journée de plus soit dans la boîte, le 'petit miracle' comme disait Bart. Puis une heure plus tard nous nous retrouvions au bureau, endossant à nouveau nos casquettes de producteurs/scénaristes et continuant notre recherche de financement tout en se remettant à bosser sur les petits problèmes de textes rencontrés.

Barthélemy : Car il a fallu trouver encore de l'argent bien après la fin du tournage. Mais nous ne nous sommes jamais découragés. Le projet ressemblait pour moi à une bulle : soit on fonçait, soit on crevait... Il était indispensable d'aller jusqu'au bout pour que la folie se transforme en exploit !

Murielle : Il y a eu tout de même quelques moments de découragement. Mais c'est dans ces moments-là que l'on s'aperçoit de l'importance d'être à deux. Parce que notre fatigue n'était jamais tout à fait la même. Bart se heurtait à des problèmes narratifs ou artistiques que je ne voyais plus car j'étais immergée dans la partie logistique. Et inversement. Et le point de vue de l'autre, souvent assez simple parce que justement en position de recul, s'avérait la plupart du temps une solution efficace. Et nous rebondissions souvent de cette façon. Lorsque l'un était plus faible, l'autre était plus fort et nous savions que nous pouvions compter l'un sur l'autre.

Et durant la post-production ?

Murielle : Ça a été la partie sans doute la plus difficile. La post-prod a été assez longue car nous manquions d'argent et qu'il fallait absolument trouver des moyens financiers...

Barthélemy : D'une certaine façon, sur le tournage, nous avons fait ce que nous voulions car, au fond, je savais exactement ce que je voulais et que mes idées ne nécessitaient pas tant d'argent que cela pour être concrétisées. Mais la post-prod a été un contrecoup, nous nous sommes heurtés à une réalité à travers laquelle il n'était pas possible de passer. Nous devions entre autres trouver un diffuseur salles puis télé pour que le film existe. Nous n'allions quand même pas monter notre propre chaîne de télé ou ouvrir notre salle... Quoique... (rires)

Murielle : Il en aurait été capable !

Barthélemy : Au final, nous avons eu beaucoup de chance car nous avons rencontré les bonnes personnes, au bon moment et au bon endroit. Avec le recul, je me dis que ce film est né sous une bonne étoile.





LISTE ARTISTIQUE

Barthélemy GROSSMANN	José
Lucien JEAN-BAPTISTE	Farouk
Youssef HAJDI	Reza
Thierry LHERMITTE	Le solitaire
Bérénice BEJO	Sophie
Alain FIGLARZ	Lopez
Eric SAVIN	Francis
Morgan PEREZ	Philippe





LISTE TECHNIQUE

Réalisation

Barthélemy GROSSMANN

Scénario

Barthélemy GROSSMANN

Murielle THIERRIN

Négar DJAVADI

Société de Production

NESSVA FILMS

Producteurs

Barthélemy GROSSMANN

Murielle THIERRIN

Vanessa MIMRAN

Productrice associé

Chef Opérateur prises de vues

Colin WANDERSMAN

Montage images

Gwénaél GIARD BARBERIN

Montage son

Sandrine HENCHOZ

Ingénieur du son

Antoine BOURDAIN

Mixeur

Frédéric BIELLE

Sound designer

Benjamin ROSIER

Décors

Matthieu GENIN

Musique

Sébastien GALIANA





